

Les enfants terribles du Zerep

Entretien avec Sophie Perez et Xavier Boussiron, de la compagnie du Zerep

Dans le cadre de leur dernière création *Deux masques et la plume*, présentée du 2 au 7 décembre dernier à l'issue d'une période de résidence aux Nouvelles Substances à Lyon et avant d'entamer une tournée en France dès janvier 2011, rencontre avec Sophie Perez et Xavier Boussiron, les enfants terribles de la compagnie du Zerep.

Pourquoi avoir choisi d'aborder la thématique du comédien dans cette dernière création ?

Sophie Perez : « Nous avons mené un projet l'année passée au Centre Georges Pompidou intitulé *Beaubourg-la-Reine*, avec une installation : la sculpture d'un gros masque de la Commedia dell'Arte raté, posé sur un socle représentant un petit théâtre avec petit gradin pour une période de cinq semaines de performances (trois heures de poterie, des séquences où Sophie devait maquiller Stéphane...) et 35 artistes invités. De même, nous avons également lancé des challenges à nos acteurs fétiches dans un projet précédent, *Enjambe Charles* (2007 / Centre Pompidou) C'est à partir de *Beaubourg-la-Reine*, de ses performances musclées et des interrogations que cela a suscité quant aux comédiens, ce qu'ils étaient réellement (artistes ? performers ? jardiniers ?...), que nous avons voulu créer une pièce les racontant. L'idée étant de décortiquer le cadavre. Après *Beaubourg-la-Reine*, la question était de savoir que faire avec cette virtuosité. Nous avons donc mené cette pièce avec l'idée d'examiner Sophie Lenoir et Stéphane Rocher à la loupe. Sans pour autant en faire un processus didactique. Le travail est parti d'une charte, un questionnaire : comportant des couleurs, des lieux, des objets apportés par les artistes eux-mêmes, des voyages, des rencontres... Avec le *Gombrowiczshow* (2008) nous étions sur un projet plus dense. Ici nous avons souhaité faire quelque chose de très différent.

Pourquoi avoir fait le choix de mettre en lumière ces deux comédiens ?

Sophie Perez : « C'était pour nous une évidence, quels que soient les pièces et le nombre de comédiens, Sophie Lenoir et Stéphane Roger sont toujours en lumière. Et c'est vrai que l'idée de solo nous a semblé très drôle. Il s'avère que faire la guerre seul n'est pas si simple. Gilles Gaston-Dreyfus devait se greffer à cette création, pour des questions de planning, il n'a pas pu, il est donc un des masques.

Xavier Boussiron : « Sophie et Stéphane sont vraiment le noyau dur, la caisse à outils minimum de la compagnie. On écrit avec eux et pour eux, à partir d'eux.

Vous évoquez ici la question du paradoxe sur le comédien ?

Xavier Boussiron : « Le paradoxe est surtout celui d'une émancipation artistique réciproque entre Sophie (Perez) et les comédiens, dans la rencontre, sur la création de *Leutti* (2001 / théâtre de Chaillot). A un moment donné, on sort du casting pour entrer dans la fête consanguine et la ménagerie, c'est comme un effet de larsen. On ne connaît jamais vraiment les raisons mais on pense savoir pourquoi on travaille ensemble. Cette pièce met l'accent sur le fait qu'il y a des acteurs normaux, pas mauvais mais dont le métier est d'être acteur. Par opposition et point de départ : la logique de l'autoportrait de l'acteur comme n'étant rien, nos deux acteurs devaient apporter leur matière pour qu'on leur confectionne une pièce. Et ce processus se fait naturellement. Il y a là le paradoxe et la critique du paradoxe. Alors qu'un metteur en scène normal implique des acteurs pas très bons, normaux, alors qu'ici il y a une réelle mise en danger des deux comédiens.

Quant aux références, une large place y est faite dans votre travail. Qu'est-ce qui nourrit vos pièces ?

Sophie Perez : « Les références sont constitutives de ce que l'on est. Comme Obélix, nous sommes tombés dans l'humour lorsque nous étions petits. C'est ce d'où l'on vient, la culture populaire. Petite, j'ai vu pas mal d'opérettes avec mes grands-parents et j'adorais cela. L'histoire de l'héritage, que l'on a de manière profonde et que l'on peut s'amuser à piétiner. La culture que l'on acquiert se confronte avec ce terreau. C'est impossible de se débarrasser de ce qui nous est constitutif, même lorsqu'on le déteste. *Hibernatus* avec Louis de Funès, *Fantômas*, ces films de l'enfance appartiennent à l'histoire. Xavier a fait les Beaux-arts, et moi je me suis confrontée aux premiers chocs tels que Pina Bausch... Une fois par an, on va dans le théâtre privé pour y découvrir des monstruosité culturelles, des hybrides issus de mélanges impossibles.

Xavier Boussiron : « A partir de tout un tas de références, on fonctionne par association entre

nous et par associations d'idées. Chacun apporte son lot de références, certaines sont communes. Chacun est plébiscité. Par exemple Stéphane Rocher apporte Marguerite Duras et Sophie Lenoir apporte Daphné Du Maurier. De là, il y a prise de forme à partir d'éléments tout à fait antinomiques. C'est ce qui donne ce fumé particulier. Ensuite, ce que je détestait à huit ans : RécréA2, le butin marketingo-nostalgique, je le déteste encore et c'est terrible dans la vie.

Sophie Perez : « Dans *Beaubourg-la-Reine*, nous avons fait venir 25 danseurs de bourrée auvergnate, leurs costumes étaient sublimes, ce sont des choses de la culture populaire qu'on aime. Pour ma part, je suis touchée par Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort, ou encore *Un éléphant ça trompe énormément*, peut-être davantage que par la non-danse. Plus que de culture populaire, c'est du folklorique.

Xavier Boussiron : « La mise en place de spectacle se fait par la lecture et non par le calquage de sens. Les choses sont là et peuvent prendre n'importe quelle configuration, n'importe quel sens à un moment donné.

Sophie Perez : « Dans le cadre du Printemps de septembre à Toulouse lors d'une performance, nous avons rencontré le Révérend Ethan Acres, Spartacus, et avons découvert que nous avons un certain nombre de choses en commun. Ils étaient surpris que nous soyons sur la même longueur d'ondes alors que ce mélange de codes que l'on brasse dans notre travail fait souvent de nous des moutons noirs. Gombrowicz dit qu'il ne peut y avoir d'évocation de ces choses-là si on ne les pratique pas vraiment. Dans notre travail, il y a une sorte de poésie hermétique qui constate, documente, critique et reste pamphlétaire. Avec l'envie de faire un numéro violent, se tirer une balle dans le pied pour faire rire.

Vous définissez l'acteur comme un point de rencontre entre sublime et monstrueux . A première vue, le monstrueux semble plus présent dans *Deux masques et la plume ...*

Sophie Perez : « C'est très personnel. J'aime Goya, les frères Chapman, toutes ces choses me semblent sublimes. Cela témoigne d'un certain rapport à la beauté.

Xavier Boussiron : « Dans la chaîne du développement, on ne commence pas par le sublime. D'une part, monstre est un mot valise. Et c'est vrai qu'il y a une dimension contre nature dans le choix d'en faire un métier. Dans la vie, il y a toujours ce masque social, tout le monde est un acteur en puissance. Chacun tient un rôle.

L'acteur est ce type qui décide de tenir le rôle de celui qui tient le rôle. Il y a là une compote mentale assez étrange. De Lady Gaga à Michaël Kers en passant par Fantômas, cet aspect pathologique est très drôle à brasser. La monstruosité est innée dans le principe de l'acteur. Après, certes, ça touche au sublime, un quart de seconde. Peut-être que les comédiens connaissent la direction du sublime. Le sublime est un effet spécial. Il faut l'inventer pour l'atteindre. Là aussi il y a quelque chose de masqué.

Le masque reste-t-il le maître mot de cette pièce ?

Xavier Boussiron : « Symboliquement le masque est toujours drôle. Dans ce spectacle, il apparaît de deux manières : Stéphane est totalement masqué, c'est là qu'il se révèle, c'est là qu'il se rebelle et touche peut-être au sublime. Sophie, quant-à elle, démarre dénudée pour accéder à un coefficient supplémentaire. Entre une gouvernante du XIXe siècle et une rappeuse, le parcours n'est pas évident.

Vous parlez d'une pièce pédagogique pour la critique...

Sophie Perez : « Fondamentalement, le titre de la pièce n'a rien à voir avec l'émission. Cela renvoie à une anecdote où une année en Avignon je fus invitée par France Culture, à participer à l'émission de Laurent Goumarre. Lorsqu'il m'a interrogé sur la question de la vulgarité je lui ai parlé d'Armelle Héliot et de sa critique dithyrambique sur Jean-Claude Brialy.

Xavier Boussiron : « Plus sérieusement, sur cette pièce, il y a une chose hermétique et très généreuse. Et on ignore quelle sera la réaction de la critique. Là où il est nécessaire de se pencher, il y a souvent un racolage mental, où tout le monde s'arrange dans la critique en évoquant des questions géopolitiques qui n'ont fondamentalement rien à voir. Nous sommes je crois loin de tout cela. Il faut aider la critique. Il y a trop de critiques, pris entre le fait de payer le loyer pour des chroniques en 650 signes sans avoir le temps de faire une vraie critique énonçant un seul point de vue. Et puis, il vaut mieux être dans le pamphlet que dans le sermon. Après, seules restent des questions : pourquoi certaines choses sont plébiscitées ? D'autres sacralisées ? Ce qui importe, c'est la forme, l'originalité, le fond. Ça reste très scolaire mais les gens ont tendance à rendre les choses compliquées en se demandant si c'est de la performance ? ou du théâtre ?... jusqu'à la bêtise.

Des reproches vous ont-ils été adressés quant à la question de la performance ? Vous

reproche-t-on de faire de la performance ? De ne pas en faire ? D'en dénaturer le sens ?

Xavier Boussiron : « Les personnes qui ne connaissent pas la performance disent qu'on fait un théâtre qui touche à la performance. Dès qu'un acteur ne déclame pas, on dit que c'est de la performance.

Sophie Perez : « Nous faisons du théâtre, de la performance, de l'art. La performance est là. Dans le sens étymologique du terme. Performance ou théâtre peu importe. Il y a une chose qui a à voir avec de la survie et de l'art et même pour les deux comédiens dont on fait le portrait. Une chose se résout sur le plateau, à la vie, à la mort. C'est une nécessité d'expulser des choses. On est au plus près de cela. Il y a une chose ravageuse dans ce que l'on fait qui s'apparente à une guerre, et qui fait de l'art. On a le nez dedans. Il y a de la tragédie de la survie, de l'art. Cela va de Paul McCarthy à Marina Abramovic... lorsqu'il n'y a pas de salut. Bien sûr, après il y a les paillettes, la lumière, les raccordements infâmes... L'humour est un peu comme les parapets auxquels on s'accroche, le seul moyen de rester en vie.

Vous avez collaboré avec Jean-Yves Jouannais. Que pensez-vous de son livre sur la question de L'Idiotie ? Vous reconnaissez-vous dans ce concept d'art idiot ou la définition qu'il en donne ?

Xavier Boussiron : « Je suis dans le livre. J'ai toujours défendu ce livre comme celui d'un seul homme qui parle uniquement de son regard. Cela a fait du mal dans les écoles d'art. C'est un ouvrage littéraire avant tout, pour essayer de comprendre, c'est un point de vue sur l'art à un moment donné qui parle de personnages tragiques, sur la bordure, sur des stratosphères éloignées. L'idiotie est une notion qui n'appartient qu'à lui. Après, le fait de trouver des solutions pour que les choses qui sont déjà présentes fassent rire, c'est peut-être un principe qui est assez idiot. Mais on ne fait pas du théâtre idiot. Le Ridiculous Theater faisait du théâtre ridicule.

Le Zerep touche au théâtre traditionnel et les gens font ce qu'il faut pour que le théâtre ressemble à un tas de fumier. C'est l'œuvre de Jean-Yves qui est idiote. On se connaît bien, on partage le même atelier... nous appartenons à une même famille. En fait, ce qui est gênant en art, ce sont les personnes qui sortent de l'académie pour pousser les frontières des limites. Et c'est fatigant. Nous on fait ce qu'on a à faire. Certes, c'est pas dans l'axe. C'est un vrai problème de tempérament là-dedans, nous ne sommes ni dans la psychologie, la barbarie mais nous essayons d'être le plus élégant possible. Je ne pense pas que nous soyons des idiots révélés.

Sophie Perez et Xavier Boussiron : « Nous sommes prolixes car nous connaissons très bien notre travail. On fait, on écrit, on se pose toutes ces questions. Toutes ces histoires de performances, de théâtre-installation, ça ne nous intéresse pas. Beaucoup de temps est passé à en parler et c'est d'une bêtise terrible. La solution est devant notre nez. Il y a surtout une pénurie de formes, de nouveauté et d'artistes. On parlait de la critique, il y a aussi un vrai problème avec l'institution. »

> **Deux masques et la plume**, de la compagnie du Zerep, du 19 au 23 janvier au Centre Pompidou, Paris ; du 8 au 11 février au Quai, Nouveau théâtre d'Angers CNdC, Angers ; le 24 février au Centre chorégraphique national de Montpellier ; le 29 mars à La Passerelle, Scène nationale de Saint-Brieuc (dans le cadre du festival 360°) ; le 1er avril au Manège, Maubeuge (dans le cadre du festival VIA) ; les 20 et 21 avril au théâtre Sorano, Toulouse (dans le cadre du festival CDC).

Crédit photo : © Laurent Friquet